

ETC



La ville événement

Cités invisibles, 7^e manifestation de *Champ libre*, Grande Bibliothèque, Montréal. 20 septembre - 1er octobre 2006

Christine Palmiéri

Number 77, March–April–May 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34981ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Palmiéri, C. (2007). Review of [La ville événement / *Cités invisibles*, 7^e manifestation de *Champ libre*, Grande Bibliothèque, Montréal. 20 septembre - 1er octobre 2006]. *ETC*, (77), 47–52.



ACTUALITÉS/EXPOSITIONS

Montréal LA VILLE ÉVÈNEMENT

Cités invisibles, 7^e manifestation de Champ libre,
Grande Bibliothèque, Montréal. 20 septembre – 1^{er} octobre 2006

Champ libre a opté cette année pour l'un des édifices les plus récents et importants de Montréal pour installer sa 7^e Manifestation internationale d'art vidéographique et électronique. C'est donc dans le lieu feutré et silencieux de la Grande Bibliothèque que l'on pouvait faire l'expérience du dernier cru des productions multimédiatiques internationales. Les flux lumineux et sonores devaient cette fois nous offrir cette dimension aussi fluide et insaisissable qu'est l'invisibilité même de la ville, prise d'assaut par les artistes qui avaient pris soin de la capter, de la transformer, de l'agencer, de la détourner pour atteindre au plus profond notre sensibilité souvent atrophiée par les saillances agressives des villes elles-mêmes. *Cités invisibles* est la thématique qui sous-tend cet événement qui, de l'intérieur de la bibliothèque, a étiré ses tentacules vers l'extérieur et dans différents endroits de la ville. À commencer par deux œuvres diamétralement opposées : la première, énigmatique, nous propose une déambulation dans les rues avoisinantes, les yeux bandés et guidés par une personne non voyante. D'emblée, le monde apparent disparaît, nous plongeant dans l'inconnu, la crainte et la désorientation corporelle. L'espace devient simultanément plus vaste ou plus exigu, le rap-

port aux choses se trouve déréalisé, la masse sonore plus diversifiée et plus dense. La ville s'appréhende comme un événement, surgissant d'une humanité transfigurée. Dans l'arrachement violent de la vue et cachant tout paysage urbain apparent, l'artiste révèle la dimension sonore des citoyens en action, faisant renaître le primitif dans la cité. Cette œuvre de Francisco Lopez en a surpris plus d'un, qui croyait connaître le quartier « les yeux fermés » comme on dit dans le jargon populaire. Aux antipodes, l'autre œuvre, de l'artiste québécois Jean-Pierre Aubé, s'étalant, pour ne pas dire suintant, puisque surgissant de l'intérieur sur la façade est, dans une projection nocturne spectaculaire, propose une aurore boréale dans sa version urbaine, les strates lumineuses provoquées par les déplacements des usagers dans la bibliothèque. Mais ce détournement des sens vécus dans l'espace extérieur se ressent différemment à l'intérieur de la bibliothèque, où un parcours fléché nous attend. Pris entre les immenses parois de verre et de claires-voies en pin, le long hall d'entrée balisé par des silhouettes signalétiques nous laisse aussi aveugles que dans la promenade initiatique de la rue. Non que le monde s'évanouisse sous nos pieds, mais l'art se fait timide sous l'imposante architecture de la bibliothèque, augmentée du poids du savoir rodant dans les allées et les





recoins les plus reculés. C'est là, entre autres, ce que nous fait découvrir le parcours à suivre, conceptualisé par l'Atelier In-situ, pour découvrir les œuvres dans une sorte de chasse au trésor. Savamment situés pour ne pas nuire à la sécurité, les multiples dispositifs devenaient eux-mêmes invisibles, difficiles à trouver, à reconnaître parmi la foule de lecteurs absorbés par leurs bouquins. Cette fois, *Champ libre* semble s'enraciner et c'est le spectateur avide d'art et de nouveauté qui devient nomade, errant à la recherche d'une source pour combler son désir de voir toujours plus ce que nous cache la ville.

Cette manifestation est en soi un paradoxe qui soulève un grand défi, car le mandat de « faire événement », de faire une exposition, répond à un désir de monstration. Or comment montrer l'invisible en lui octroyant son caractère ténu, discret, secret ? En ce sens, la bibliothèque semble tout à fait indiquée comme lieu où des milliers de livres renferment à l'intérieur de leur carapace l'histoire entière de l'humanité avec leurs plus fantasques et leurs plus savants imaginaires invisibles. Cet espace, d'une densité et d'une qualité de silence qui commande le respect, cet espace à la croisée des cultures du monde entier ne pouvait être mieux choisi pour rendre compte de l'invisibilité des villes, elles aussi le lieu de toutes les rencontres entre civilisations.

Ainsi, la Grande Bibliothèque, lieu du savoir silencieux, se prête bien à la thématique en offrant un abri où la ville s'engloutit dans ses espaces en creux

et ses transparences. Il est vrai qu'à première vue, l'exposition paraît inexistante, renforçant ainsi son titre, mais à mesure qu'on se laisse guider par la carte qu'on nous remet à l'entrée, on prend connaissance des œuvres et la ville, soudain, s'expose et s'affirme dans la bruyance des écouteurs et le flux des images créant un vertige, un contraste saisissant. Cette déstabilisation est provoquée par la distance que la bibliothèque crée entre nous et le monde extérieur, et l'intrusion visuelle et sonore de la ville qui semble ne s'adresser qu'à nous, puisque nous en faisons l'expérience quasiment un à un, selon les dispositifs utilisés. Ainsi procèdent l'œuvre sonore *Big wheel* de Delphine Measroch et Nicolas Bernier ou encore *Paraculture*, de Hilary Koob-Sassen.

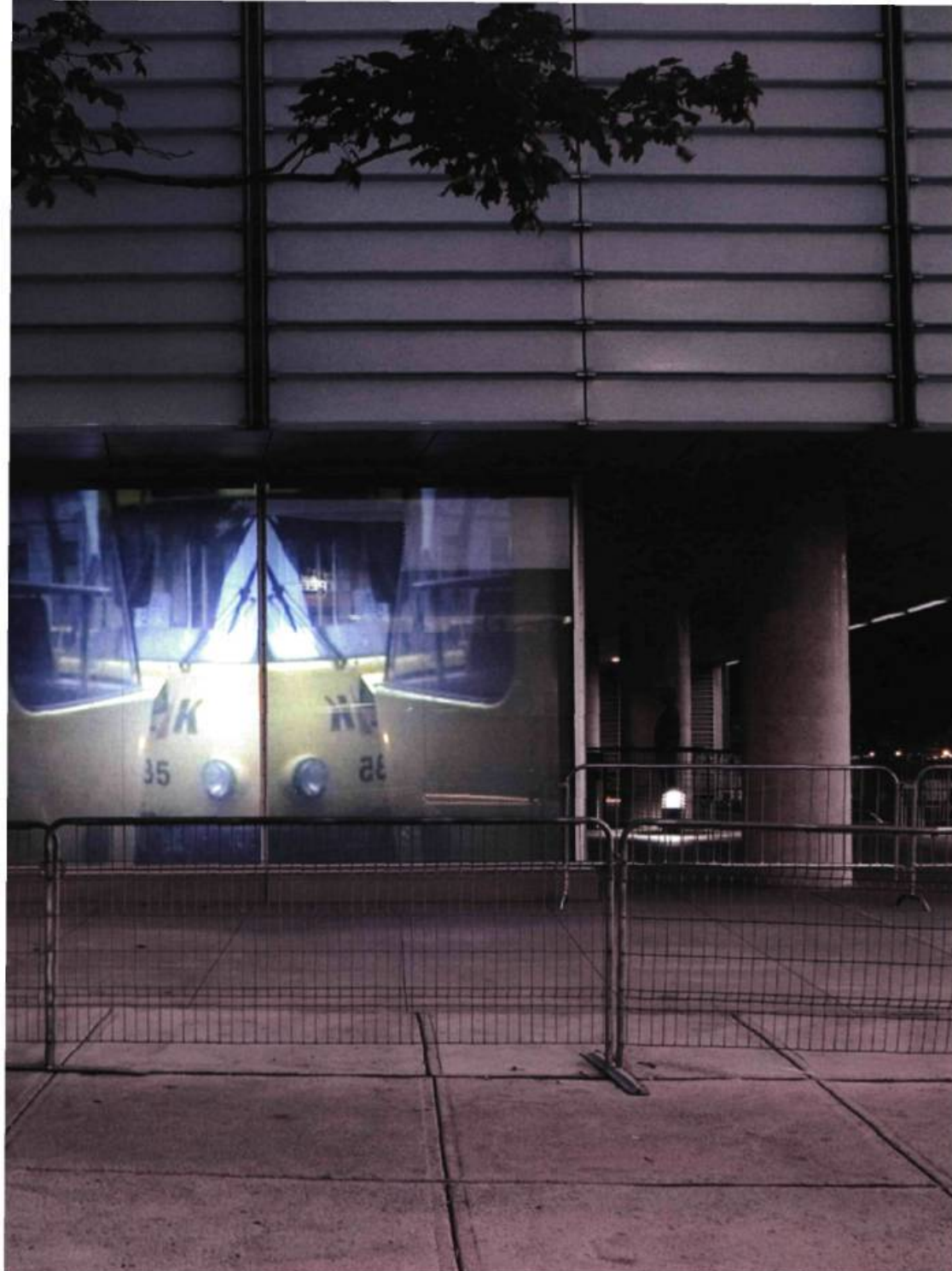
Mais d'autres œuvres se meuvent dans l'architecture même des lieux. C'est le cas de *Radicaux libres*, de Jean Dubois et Philippe Jean, qui laisse couler sur les marches d'un escalier un tapis de lettres mouvantes dans une poésie subtile, comme si les mots venaient à nous ou nous accompagnaient dans notre marche silencieuse. Les mots qu'on foule des pieds, se construisent et se déconstruisent de façon interactive. Un mouvement similaire de construction-déconstruction se retrouve dans l'œuvre interactive de Guylaine Séguin, où les caméras, installées en une sorte de mirador qui surveille du haut d'une mezzanine fragmentent la vision même de certains angles de la bibliothèque selon le procédé de notre vision. Dans ce parcours, une sensation de présence-absence

Paul London, *Où aller ? (Where was he going) ?* Œuvre inédite, œuvre in situ, 2006.
5 projecteurs, 1 lecteur DVD, 1 DVD de 45 minutes, film translucent, 5 écrans de 300 x 225 cm. Photo : Denis Farley.



se fait sentir : tout est là sans y être vraiment, tout apparaît par notre intervention, notre bon vouloir, notre participation, même si le contrôle, souvent, semble nous échapper. Les vidéos ravivent en nous ces multiples effets et sensations éprouvés dans diverses randonnées, parcours quotidiens ou exotiques, contemplations paisibles ou excitées. Restent alors ces « *Nachtleben* » qui s'ancrent au fond de notre conscience et sont ravivés ici par les œuvres dans une « agitation » du matériau mnésique. L'expérience devenant alors personnelle, chacun y crée sa fiction. On peut ainsi parler d'une fictionnalité de la ville, d'une ville évoquée, convoquée à travers un imaginaire fantasmatique qui rejoint l'imaginaire collectif, qui confond réel et fiction, mémoire, passé et présent vécu, ce qui donne aussi des œuvres d'un genre documentaire, comme *Zone*

of initial dilution, d'Antoine Boutet, où se transforment sous nos yeux certaines régions urbaines de la Chine, sous l'impact d'un barrage en construction. Cette manifestation nous plonge dans le vertige d'un monde en mutation et nous propulse dans une cinquième dimension hallucinatoire à laquelle l'œuvre *Paris une réalité inachevée*, de Sandra Fotz, tirée de la programmation Paris/Berlin et présentée dans l'auditorium, fait écho avec sa bande sonore enivrante, son montage « en coup de poing » et ses explosions, une ville parcourue à la vitesse de la lumière. Ce qui est donné à voir, ce ne sont pas les événements marquants de l'époque, mais l'enfilade des jours qui constituent une histoire, qui contribuent à écrire l'histoire dans un présent qui nous échapperait. À travers ces multiples productions, c'est le terreau de l'histoire qui est problématisé entre réel et fiction.



Le visible disparaît au profit de l'invisible dans ce phénomène où l'imaginaire estompe la réalité.

Parmi les trente installations multimédias et le nombre impressionnant de vidéos, cent artistes de trente pays ont exprimé, de l'exubérance à l'angoisse, ce qui se terre derrière les façades des villes quand celles-ci ne s'écroulent pas indéfiniment sous nos yeux, comme dans *Body*, des artistes libanais Catherine Cattaruzza et Vatche Bourghourjian, ou encore, dans cet édifice qui ne cesse de s'écrouler, filmé par Marie Maquaire. À côté de ces tragédies urbaines, *Les sentiers battus*, de Caroline Gagné, avec son banc visité par des spectres, montre la relation d'interpénétrabilité de la ville et du corps, renvoyant à ce qu'écrit Michèle Garneau¹ : « L'homme de la ville est à la fois captif et captivé ». Tour à tour la ville est cage, prison, mais aussi lieu d'expression et de liberté où l'on peut se cacher et

vivre à l'abri des regards indésirables. Auteurs et témoins de l'histoire des cités, les artistes affrontent la double nature des lieux urbains et des individus, révélant ainsi leurs passions et pulsions réciproques, qui les font interagir dans une lutte commune contre l'espace et le temps dans leur besoin de se distinguer et de s'identifier à une communauté. La ville dans son événement est ce tombeau de la culture, comme disait Rousseau, mais aussi tombeau de la vie, qui la gobe avec le quotidien de ces habitants et le merveilleux que les voyageurs ou les errants y perçoivent.

Ce que nous montre cette manifestation dans l'intimité de chaque dispositif, performance visuelle ou sonore, c'est que tout dans la ville est de l'ordre de l'événement, où le quotidien est sans cesse perturbé par le choc des rencontres, des aventures hasardeuses et des incidents en tout genre, la ville devenant elle-

Caroline Gagné, *Les sentiers battus*, 2006. Banc public, projecteur, détecteur de mouvements, caméra et ordinateur.



Guy-Jane Seguin, *La Balade immobile*, 2006.



Francisco Lopez, *Blind City*, 2006. 10 guides aveugles, 4 haut-parleurs et une caméra. Œuvre inédite et in-situ.

même un surgissement de l'humanité, anthropophage et génératrice tout à la fois. À partir de ces identités multiples qu'elle forge, elle crée un mythe qui devient une force d'attraction et de répulsion.

Les artistes ont ainsi tenté de capter ce cycle déroutant, qui oscille entre l'hostilité et l'hospitalité, auquel sont soumises toutes les villes en action, cycle effrayant qui rappelle notre humaine condition dans ce qu'elle a de plus vulnérable, cycle de la construction-déconstruction du même en quête d'un équilibre identitaire.

Cités invisibles, orchestré par François Cormier et Cécile Martin, ainsi que par plusieurs autres commissaires, et subdivisé par blocs cohérents, rend compte de multiples esthétiques vidéographiques et électroniques à l'échelle internationale, tissant les nombreux liens de ces rhizomes invisibles qui constituent la toile de fond des horizons des arts médiatiques.

Cette 7^e manifestation exprime le vertige des errants urbains que nous sommes devenus, et le désir de retrouver notre chemin dans ces mailles invisibles, grâce à une perception poétique qui fait appel à l'acuité de notre sensibilité.

CHRISTINE PALMIÉRI

NOTE

¹ Michèle Garneau, *Visions de la ville dans le cinéma québécois*, in *Ville imaginaire, ville identitaire*, Nota Bene, Québec, 1999, p. 55.

Christine Palmiéri est critique, théoricienne de l'art, chercheuse en études des arts, membre de plusieurs centres de recherche dont *le soi et l'autre*, le CELAT, et le CIAM. Elle est aussi artiste en arts visuels, commissaire et poète. Docteur ès Arts, elle a dirigé un ouvrage collectif sur les questions de monstruosité en art. Actuellement, elle prépare, en collaboration avec d'autres chercheurs, un ouvrage collectif sur les arts biotechnologiques, ainsi qu'un colloque.